

**Zeitschrift:** Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau  
**Herausgeber:** Association Jean-Jacques Rousseau  
**Band:** - (2000)  
**Heft:** 56

**Artikel:** In memoriam : Ralph A. Leigh  
**Autor:** Robinson, Philip  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1080300>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 04.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

«Le style est l'homme même», disait Buffon, et Ralph Leigh, pour ceux qui le connaissaient un peu, était d'un commun aveu l'exemple par excellence de cette vérité. Sur le plan personnel, je ne le connaissais pas bien, mais je l'admire toujours beaucoup pour ses travaux, et surtout sa *Correspondance complète* de Rousseau, qui représente le travail de toute une carrière, accompli largement seul<sup>4</sup>. Mon peu de connaissance, cependant, me suffisait pour confirmer sa réputation générale. Jeune trésorier de la nouvelle British Society for Eighteenth Century Studies, j'ai eu occasion de lui demander, à deux reprises pendant les inflations du début des années 1970, une hausse du virement bancaire de sa cotisation. La première fois, il me rendit le nouveau formulaire sans commentaire. Ma deuxième demande, après un délai d'à peine dix-huit mois, me valut d'être rabroué, aussi rondement que brièvement, pour incomptence. J'ai eu la sagesse de ne pas protester contre cette injustice et de n'exprimer que l'autre sentiment que j'éprouvais en la circonstance: le regret de devoir tracasser quelqu'un qui avait mieux à faire que de penser à des changements de virement bancaire. Ensuite son deuxième nouveau formulaire m'est parvenu, encore une fois sans commentaire de sa part.

Une autre anecdote, plus positive, doit faire pendant à celle-là. Le sachant mélomane et enthousiaste de tout ce qui se rapporte à la musique chez Rousseau, je lui ai envoyé (à l'avance) une copie du petit article de ma façon que la *Modern Language Review* (1978) avait accepté de publier sur la chanson de la tante Suzon de Jean-Jacques: *Tircis, je n'ose*. Il s'agissait d'un texte musical imprimé dans l'édition Pourrat des *Confessions* (1833). J'ai reçu la réponse de Leigh pratiquement par retour de courrier. Elle était généreuse et caractéristique: je lui avais rappelé le souvenir d'avoir vu cet air chez l'un des premiers commentateurs de Rousseau, et il l'avait retrouvé: c'était Barruel-Bauvert, qui avait imprimé l'air dans un autre ton et avec une toute autre présentation. Vraiment, les connaissances de Leigh sur Rousseau étaient encyclopédiques.

A son insu, Ralph Leigh a lui-même subi l'injustice de nos jugements trop hâtifs de jeunes universitaires. Tout dix-huitième siècle anglais de ma génération garde en sa mémoire l'image de ce personnage imposant, assis au premier rang aux colloques et aux

<sup>4</sup> *Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau*, éditée par R. A. Leigh, Genève, 1965-71; Banbury, 1972-5; Oxford, 1976-1998. Les références, au volume, à la lettre et à la page, se feront désormais ainsi dans le texte: Leigh, II, (157), p. 145.

congrès, le creux de la main tenu en cornet acoustique, les yeux fixant l'intervenant d'un regard interrogateur. Était-ce pour éprouver autant que possible les débutants, comme certains prétendaient le croire? Bien sûr que non, quoique l'épreuve pût être grande en la circonstance: c'était tout simplement pour mieux entendre. Je ne sais pas si c'était une surdité naissante, mais ç'aurait été là une affliction pénible pour un si grand amateur de musique. En outre, comme des thésards de Ralph Leigh me l'ont dit, sa générosité envers eux était sans faille. En tout cas, j'ai été très ému beaucoup plus tard, d'entendre, pendant l'office tenu à Trinity College, Cambridge, pour commémorer sa vie et son travail, l'éloge prononcé par l'un de ses confrères parmi les Fellows du College, qui n'omettait pas d'affirmer (*vitam impendere vero*) que leur collègue avait eu son côté difficile. Il convenait en effet, à une occasion de ce genre, de ne pas taire la vérité, même quelque peu négative, sur celui qui avait consacré une carrière hautement distinguée à servir la vérité sur Rousseau. La vérité, à la fois concernant Ralph Leigh et comme valeur essentielle de toute une profession, y était à l'honneur.

Leigh, en effet, s'est dévoué à Rousseau, non dans le sens d'une adoration inconditionnelle, mais dans celui d'une persévérance acharnée de chercheur. Il ne s'est jamais démordu de la rigueur et de la méthode qu'il s'imposait à l'égard d'un sujet qu'il respectait (peut-on travailler sur un auteur qu'on ne respecte pas?) et d'un objet (la vérité sur ce sujet) qu'il considérait de la plus haute importance dans l'histoire de la culture. C'est son sens de cette importance, sans doute, qui lui a fait porter (ou projeter de porter) la *Correspondance* au-delà de la mort de l'écrivain, et jusque dans la période révolutionnaire, ce qu'a maintenant réalisé l'équipe d'édition qui a pris la succession. Leigh s'est rendu compte, en effet, que la vérité sur Rousseau ne pouvait qu'être servie, devait être servie, par une mise au point, entre autres, de l'évolution de la légende de Rousseau «père de la Révolution». S'il faut distinguer Rousseau de sa légende, il faut comprendre aussi cette légende, car notre vision est inévitablement affectée par elle. On se penchera sur les volumes de Leigh et de R. Barny, côte à côte...

Sans la *Correspondance complète* de Rousseau, que Leigh a heureusement pu terminer de sa propre main, pour le vivant de l'auteur au moins, il m'aurait été impossible d'avoir confiance en l'armature biographique de ma thèse sur la doctrine des arts de Jean-Jacques (Peter Lang, 1984). Je fondais mon livre sur la notion de quatre époques dans la carrière intellectuelle de Rousseau: une jeunesse d'ambition puis de désillusion jusqu'en 1751; une identité

temporaire en Caton le censeur entre 1751 et 1756; l'époque de la retraite et du «berger extravagant» entre 1756 et 1762; enfin, la période du persécuté, qui dura le reste de sa vie. Sans doute, j'aurais dû insister avec plus de clarté que je trouvais cette armature biographique non pas seulement dans *Les Confessions*, mais surtout dans les témoignages ramassés dans la *Correspondance complète* et dans l'appareil historique impressionnant que Ralph Leigh y ajoute. J'avais en effet dépouillé toute cette *Correspondance* pour la période jusqu'au mois de juin 1762, moment du décret de prise de corps suivant la publication d'*Émile*. C'est la *Correspondance*, à côté des ouvrages de jeunesse, qui nous permet de repérer un Jean-Jacques piqué d'ambitions esthétiques dans l'art de la musique, affectant de mépriser les «faiseurs», c'est-à-dire les joueurs d'instruments et même les compositeurs «savants», révélant (dans une lettre à Madame de Warens de janvier 1749) sa hargne contre Rameau, qui en 1745 l'avait humilié publiquement par des accusations de plagiat et d'incompétence, et se vantant, sans nommer le compositeur célèbre, de le tenir «par le cul et les chausses», un Jean-Jacques enfin qui est déjà tout trempé d'une esthétique «italienne» comme d'une détermination à se venger.

C'est la *Correspondance* encore qui nous confirme que la fameuse illumination de Vincennes de 1749 n'est pas une légende, ou du moins ne l'est tout au plus que par son côté anecdotique. Dans les lettres et dans les opuscules du début des années 1750, on voit chez Rousseau la conviction d'avoir «découvert de grandes choses» en publiant le premier *Discours*. Si des souvenirs sentimentaux concernant Diderot (Rousseau a-t-il jamais émis un mot dur contre celui-ci après leur rupture de 1757?) s'y mêlent dans le récit des lettres à Malesherbes (1762) et dans celui, posthume, des *Confessions*, les témoignages d'époque montrent déjà un Jean-Jacques qui s'identifie à Caton le censeur entre 1751 et 1756 et qui se comporte quelque peu en prophète disant leurs vérités à ses contemporains. Fort de la confiance que donnent les travaux de Leigh, je ne crois donc pas m'être laissé égarer, dans ma thèse, par le récit des *Confessions*.

L'enjeu est, dans le sens inverse, considérable pour l'interprétation des *Confessions*, l'ouvrage toujours le plus lu de Rousseau. La critique littéraire et poétique tend à mettre l'accent sur le côté subjectif de cette œuvre célèbre. Rousseau, en effet, nous y invite lui-même, dans le préambule, plus tard abandonné, du manuscrit de Neuchâtel, en prétendant «peindre deux fois l'état de [son] âme», d'abord par le contenu du récit et une deuxième fois par son style. Ce que confirme la *Correspondance*, cependant, et ce qui confirme la

haute importance des travaux de Leigh sur ce patrimoine, c'est que *Les Confessions* sont d'abord, et peut-être surtout, une auto-biographie, c'est-à-dire une biographie écrite par le sujet lui-même et qui atteint un très haut degré de fidélité historique. Jean-François Perrin a récemment souligné, dans sa présentation des *Confessions* (1997), dans quel sens profond cet ouvrage est biographique et historique et dans quelle mesure le discours historique sur un personnage doit être un contrat avec le lecteur<sup>5</sup>. Les documents précieux dont nous disposons dans la *Correspondance* corroborent, dans ses grandes lignes, l'interprétation que nous offre Jean-Jacques de sa propre vie. L'autobiographe, étant comme tout historien l'interprète des événements et des actes qu'il nous raconte, ne peut pas se contenter de ne présenter que «les faits». L'interprétation que nous donne Rousseau de sa propre vie, et qu'il est tenu de donner, se voit pour la plupart, mais non toujours, appuyée par les documents contemporains qui sont à notre disposition, pour la compréhension du sens de ses ouvrages et de sa vie, s'entend. Une grande part du mérite de la disponibilité et de la présentation claire de ces documents revient à Ralph Leigh, qui n'hésite pas à dénoncer les interprétations de Rousseau, là où cela convient. Sur l'affaire de l'Ermitage en 1757, par exemple, il écrit:

Dès cette époque [Rousseau] a contracté des habitudes qui sont comme des signes avant-coureurs de la catastrophe. Bien avant les querelles avec Vernes ou avec Hume, on le voit prendre ses soupçons pour des certitudes, et se regarder comme un petit rayon de vertu projetant sa faible lueur, inutilement peut-être, dans un monde bien noir. (Leigh, II, p. xxii.)

Et il ajoute, en commentaire de l'*Histoire de Madame de Montbrillant* de Madame d'Épinay et en critique direct des *Confessions*: «Mais, chose déconcertante, le livre ix des *Confessions* ne vaut guère mieux ... on [y] trouve les contradictions les plus étranges et les moins excusables» (Leigh, II, p. xxii-xxiii).

On a pu écrire que Leigh nous offre trop d'informations, mais il est difficile de justifier une telle opinion sur un auteur de cette importance et avec cela si controversé. Savoir quelle femme était Madame de Warens, par exemple, grâce au grand nombre d'appendices que Leigh publie à ce sujet, pouvoir distinguer l'image idéalisée que Rousseau gardait dans son âme, du personnage peu attrayant qui menait sa vie désordonnée en Savoie, n'est pas sans jeter

<sup>5</sup> Jean-François Perrin présente les *Confessions de Rousseau*, Paris, Gallimard, 1997.

des lumières sur la vie d'un grand génie. Leigh était infatigable dans ses recherches de documents sur cette dame et sur ses diverses affaires, et les textes de Rousseau l'invitaient indubitablement à cette enquête. Sa perspicacité lui fournit ce jugement lucide de la dernière rencontre entre Jean-Jacques et Maman en 1754, occasion où Rousseau enterre son passé réel avec cette femme pour lui préférer le passé rêvé et le mythe personnel:

Déjà pour Jean-Jacques [Madame de Warens] menait [en 1754] une vie en quelque sorte posthume, et le passage des *Confessions* où il consigne ses impressions a quelque chose de la résonance d'une oraison funèbre. Il fallait bien que ce passé-là mourût, afin de revivre un jour plus beau, éternellement. (Leigh, II, Avertissement, p. xxiv.)

Leigh était si trempé dans ses études de la correspondance et de la vie de Rousseau qu'il était facile d'interpréter à tort son enthousiasme assidu. Se croyait-il par hasard la réincarnation de Jean-Jacques? Autre bêtise de jeunes dix-huitiémistes ne regardant sa carrière que de bas en haut et depuis une certaine distance. Ceux qui lisent ses travaux et ses commentaires avec un peu d'attention savent qu'il était beaucoup moins susceptible qu'un autre à cette sorte de folie. Il suffit d'étudier ce que Leigh écrit à plusieurs reprises sur l'abandon des enfants de Rousseau et sur le malaise que cause au lecteur la justification par l'auteur de ces actes successifs, pour se convaincre que Leigh fixait Rousseau de l'œil objectif et lucide dont se croyait fixé maint débutant chercheur dans les salles de colloque. Il y a des choses indéfendables chez Rousseau, et Leigh ne craignait pas de le dire sans ambages et preuves à l'appui. Ceci, par exemple, dans l'introduction aux notes explicatives de la lettre chiffrée de Rousseau à Mme Dupin de Francueil du 20 avril 1751:

Comment se fait-il que les mauvaises habitudes de ses camarades de 1745 se soient trouvées coïncider en 1751 avec les préceptes de Platon? C'est qu'il y avait eu, dans l'intervalle, la révélation de la route de Vincennes, la conversion, la réforme. (Leigh, II, (157), p. 145.)

C'est en pensant surtout à ce que Rousseau fit de ses enfants que Leigh écrit encore: «Décidément, ces années qui suivirent la publication de son *Discours [sur les sciences et les arts]* étaient sur bien des points celles des situations fausses» (Leigh, II, p. xxiii). Qui

le critiquera de suivre, dans son travail de chercheur et d'interprète, la devise dont Rousseau lui-même se piquait à partir de 1759? Il a admiré son sujet, c'est ce qui a fourni sa motivation dans le travail - on est tenté de dire le service - de toute une vie, mais, comme cette citation le montre, il ne s'est pas laissé séduire par lui.

Déjà du vivant de Leigh, sa *Correspondance complète* de Rousseau est devenue le modèle de toutes les correspondances littéraires. Jacques Voisine vient de dire, par exemple, dans quel respect il était tenu par Theodore Besterman, si bien que celui-ci, en conséquence de leurs conversations, reprit à neuf sa *Correspondance complète* de Voltaire. Il est plus facile d'admirer Leigh et de prendre son édition comme une sorte d'idéal du genre, qu'il ne l'est de l'imiter. C'est ce dont se rend compte l'équipe, dont je fais partie et qui travaille, sous la direction de Malcom Cook, sur une édition critique de la correspondance de Bernardin de Saint-Pierre. Leigh a montré une prodigieuse capacité non pas seulement pour interpréter ce qu'il trouvait sur sa table de travail, mais encore pour déterrer les documents perdus ou insolites, pour ouvrir les portes et procurer les permissions, pour faire comprendre à ceux qui détenaient ces documents la haute importance à la fois de ces mêmes sources et de l'édition qu'il préparait. Ceux qui ont trouvé sa personnalité revêche ont à songer à l'immense effort de diplomatie qu'il a quelquefois fallu pour arriver à la source et en obtenir une copie. Ici encore, le travail déjà accompli parlait de façon éloquente pour lui: il imposait le respect aux gardiens des trésors. C'était, c'est encore, une gloire de son université et de Trinity College.

PHILIP ROBINSON  
*University of Kent*